



**TALA KABBANI**  
**AU SECOURS  
 DES MIGRANTS**

CETTE SYRIENNE DE 30 ANS, ARRIVÉE EN FRANCE EN 2013, DIRIGE LE CENTRE D'ACCUEIL DES RÉFUGIÉS JEAN-QUARRÉ, À PARIS. UN ENGAGEMENT LOURD, QU'ELLE ASSUME SEREINEMENT.

PAR MARINE REVOL PHOTOGRAPHE ED ALCOCK

« Donne avec une main pour réservoir demain avec les deux mains. » Ces mots imparfaits, peints en rouge sur fond de bleu céruléen, accueillent au centre d'hébergement d'urgence Jean-Quarré, à Paris, dans le 19<sup>e</sup> arrondissement. Quand Tala Kabbani monte les escaliers, rien ne trahit son long début de semaine. Boucles brunes relevées en chignon, sourire incandescent, Tala est solaire. Sur la porte de son bureau, son nom est accompagné de l'inscription « Cheffe de service » – ici, même l'écriture est inclusive. La pièce est remplie de photos, de calendriers et de dessins offerts par les résidents. L'un d'entre eux est dédié à « Madame Tala » et légendé « Alone Heart ». Des mots aux airs de confiance

touchante pour celle qui, à seulement 28 ans, a été nommée à la tête du centre à son ouverture début 2016. Une structure pilote pour l'accueil des réfugiés, installée dans un ancien lycée réhabilité par l'État et gérée par Emmaüs solidarité.

Ce matin, une urgence attend la jeune femme : sept nouveaux migrants vont arriver du centre de premier accueil de la Porte de la Chapelle. Elle le sait, ils sont épuisés. On leur a déjà dix fois demandé de décliner leur identité, d'attendre, de re-décliner leur identité. Sa priorité, c'est de leur trouver un lit et un kit d'hygiène. Une partie des vingt-huit personnes qui composent son équipe s'active : il y a quatre places dans la chambre 37, trois dans la 38. « Ici, il n'y a que ○ ○ ○

○ ○ ○ des hommes isolés, explique Tala, les femmes sont orientées à Ivry. » Le pourquoi du comment ? Pas le temps de se poser des questions, les sept hommes attendent dans le réfectoire. Comme la majorité des réfugiés accueillis ici, ils viennent de Guinée, du Soudan et d'Afghanistan. Ils fuient la guerre et le terrorisme mais aussi les persécutions liées à leur orientation politique ou sexuelle, parfois même une condamnation à mort. Parmi eux, deux demandeurs d'asile, deux statutaires (qui ont déjà obtenu le statut de réfugié) et trois « dublinés » (obligés de faire leur demande d'asile dans le premier pays où ils sont passés). Des hommes que Tala ne suivra pas jusqu'au bout de leur odyssée. Elle les voit passer puis s'en aller vers d'autres structures, malmenés par la politique migratoire. Et même si le projet de loi asile et immigration présenté en Conseil des ministres prétend fluidifier le traitement des dossiers, il suscite les réticences de ceux qui voient dans le texte un durcissement d'une politique déjà restrictive. « Il faut réhumaniser la crise migratoire et expliquer au grand public qui sont les migrants, quelles sont leurs histoires », insiste Tala. Yann Moix dénonçait un protocole de la bavure à Calais dans les pages de « Libération », Tala, elle, pointe les incohérences qui court-circuitent son travail : « La circulaire Collomb par exemple – qui permet à une équipe mandatée par l'État d'intervenir dans les structures pour orienter les résidents – ainsi que l'application du règlement Dublin érodent la confiance des réfugiés que nous accueillons. »

**Cette jeune Damascène arrivée en France en 2013**, deux ans après le début de la guerre en Syrie, n'a pas fui son pays : « Ce n'est pas la guerre qui m'a poussée à partir, explique Tala, je cherchais une meilleure éducation et l'expérience de l'expatriation. J'avais déjà fait le tour des facs à Paris en 2010. » Sa famille vit toujours dans le sud-est de Damas, à la frontière des zones de combat, mais elle refuse de céder à la peur alors même qu'elle a vécu les premières années de la guerre : « Ce qu'on avait connu n'existait plus, on risquait sa vie en sortant de chez soi », se souvient-elle. Mais comme beaucoup, elle a continué à aller à la fac, dans les cafés, à sortir. « On s'habitue à tout, poursuit-elle. Les gens continuent à vivre et j'aurais fait la même chose si j'étais restée. Parce qu'on n'a pas le choix et que l'instinct de vie est plus fort que tout. » Elevée par un père ingénieur en génie civil et une mère maquilleuse, elle s'est toujours sentie proche de la France et du français, première langue étrangère qu'elle étudie dans son lycée, construit sous le Mandat français sur la Syrie. « Dans mes livres de grammaire, les enfants s'appelaient Julien ou Carole, confie-t-elle. J'avais l'impression de connaître le pays. » Mais rien n'a été simple : une première demande de visa rejetée en 2012, un passage par la Turquie (qui, à l'époque, accueille les étudiants syriens sans visa) et, six mois plus tard, un appel du consulat qui lui ouvre finalement les portes de la Sorbonne, puis d'Assas où elle terminera ses études de droit. En septembre 2015, quand François Hollande dit vouloir soulager l'Allemagne de son afflux de migrants, c'est l'association Revivre, dans laquelle elle est bénévole, qui est chargée d'intervenir dans le centre Louis-Lumière où le premier groupe syrien venu d'Allemagne est accueilli. Sa vocation est née entre ces murs au milieu de ces Syriens broyés par la guerre qui lui accordent leur

confiance. « Ils n'avaient pas besoin de m'expliquer ce qu'ils avaient perdu, raconte-t-elle. Ils savaient que je connaissais la situation du pays, que mes parents étaient sur place et que moi aussi je venais d'arriver en France. » Comme eux, Tala a vu son histoire individuelle bouleversée par une histoire qui la dépasse et contre laquelle elle n'a pas toujours su comment se battre : « Quand la guerre a commencé, je n'étais pas prête, j'avais besoin de temps pour comprendre que j'avais quelque chose à offrir. C'est en France que j'ai trouvé quoi faire. » Pourtant, lorsqu'elle est nommée cheffe de service à l'ouverture du centre Jean-Quarré, elle patauge, débordée par l'ultra-médiatisation de la structure, la valse des inaugurations et des visites officielles. Pour s'imposer, elle concède qu'elle a dû composer avec plus d'un paradoxe : elle a 28 ans, presque aucune expérience et doit manager une équipe dont la moyenne d'âge approche celle de ses parents, et cent cinquante réfugiés pas toujours habitués à reconnaître l'autorité féminine. « J'ai commis des

erreurs, avoue Tala, mais j'ai gagné leur confiance car nous étions tous dans le même bateau, nous avons tout construit ensemble. » Aujourd'hui appréciée et respectée – « Tala, elle est très sympathique », nous dit un membre de l'équipe –, elle semble régler les problèmes avec une sérénité désarmante même si sa position est parfois source d'incompréhensions : « J'ai forcément le mauvais rôle, regrette-t-elle. Ils estiment que je suis responsable de tout, des querelles d'ego à ce qu'il y a dans leur assiette, que je suis capable de débloquent leurs dossiers, c'est ce qu'ils mettent derrière le mot "cheffe". »

●●  
QUAND  
LA GUERRE A  
COMMENCÉ,  
JE N'ÉTAIS PAS  
PRÊTE POUR ME  
BATTRE. C'EST  
EN FRANCE QUE  
J'AI TROUVÉ  
QUOI FAIRE.

●●  
TALA KABBANI

**Un engagement parfois écrasant et dont on a du mal à croire qu'il soit le simple résultat d'un tempérament de jeune fille**

qui a voulu « bien faire », comme elle le dit. Sa pudeur cache l'urgence de réparer. Les vivants, ceux qui restent et auprès de qui elle peut faire sa « part du boulot ». Une façon de soigner la culpabilité qu'elle a éprouvée en étant ici, dans un Paris où « tout va bien » quand d'autres meurent là-bas. Alors, à Montreuil, où elle vit, elle embrasse toutes les causes – dans les quartiers défavorisés ou au sein du mouvement Ni putes ni soumises dont elle compte gonfler les rangs. Elle n'a d'ailleurs jamais essayé de singer une vie de Parisienne lambda. « Elle est en aller-retour perpétuel entre sa culture et la découverte de l'autre, explique Raphaël, son ami. Elle est ce Paris inconnu du Blanc bourgeois, ce cosmopolitisme que moi-même je ne voyais pas avant de la connaître. » De la France, elle aime ce qu'elle y a reçu mais ne fantasme rien, pas même cette « liberté à l'occidentale » qu'on lui sert aux terrasses des cafés. Parmi les Françaises de son âge, elle admire les affranchies, celles qui parlent fort quand elle a tant de mal à se livrer à l'exercice de l'introspection. Comme si la gravité de la situation lui interdisait de s'épancher. Alors, elle en est sûre, tant que des drames humains frapperont à sa porte, elle continuera : « On fait déjà beaucoup, on les accompagne dans leur nouvelle vie, on leur donne les codes de cette société... » Pas le temps d'en dire plus, une autre urgence l'appelle. Alors, son éternel sourire aux lèvres, elle conclut : « Il y a encore tellement de belles choses à faire... » Elle sait que rien ne sera jamais parfait. Nous aussi. Mais elle semble croire, comme Albert Camus avant elle, qu'il existe, au milieu de l'hiver, un invincible été. ■